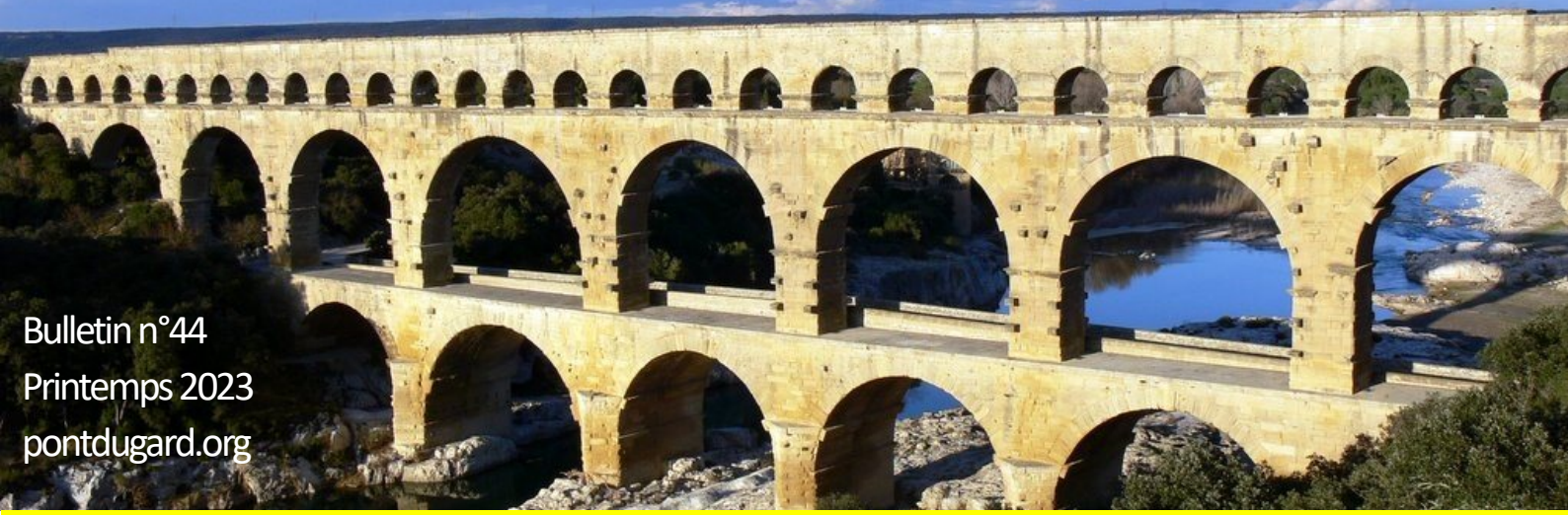


Bulletin n°44
Printemps 2023
pontdugard.org

Pont du Gard et Patrimoine

Association membre de la Fédération Archéologique et Historique du Gard

Merci pour ces moments…

Dans sa réunion du 30 mai, votre conseil d'administration a porté Paulette Richard à la présidence de notre association.

J'étais démissionnaire depuis plusieurs mois en raison de mon état de santé, mais aussi parce que j'estimais que notre association avait besoin d'une nouvelle impulsion.

Le conseil d'administration est persuadé que notre présidente saura donner ce nouvel élan en apportant des idées neuves à une association qui marche bien –l'important succès de ses conférences du premier semestre le démontre éloquemment– mais peine à se renouveler, et imprimera un nouveau style de gestion de nos valeureuses forces.

Je souhaite vous dire dans ce dernier billet tout le plaisir que j'ai eu à présider notre association. Ensemble, nous avons su conjuguer érudition sans prise de tête et convivialité. Nous avons toujours offert des activités de qualité partagées par un nombre important de participants. Nous avons publié 44 bulletins dont le contenu rédactionnel est impressionnant. Notre site Internet, flambant neuf, est une mine d'information à la disposition des adhérents et, gracieusement, du public.

Je voudrais témoigner aussi du plaisir tout particulier que j'ai eu de travailler avec notre conseil d'administration. Nos échanges ont été toujours constructifs et l'ambiance amicale et détendue. Aucune querelle d'egos, comme il en existe trop souvent dans les associations, n'est venue troubler notre bonne entente.

Le grand regret de ma présidence sera de n'avoir pas pu empêcher la scission de 2011 ni « recoller les morceaux » comme j'aurais souhaité le faire. Le monde associatif n'est pas assez fort pour se permettre d'avoir deux associations culturelles ayant le même objet dans le même petit village.

Membre de l'Académie Pont du Gard, Paulette Richard trouvera sans nul doute les arguments que je n'ai pas trouvés pour mener à bien l'indispensable rapprochement.

Merci à tous et toutes pour ces précieux moments passés ensemble. *Jean-Yves Gréhal*

Passage de témoin…

Accéder à la présidence de notre association provoque chez moi joie et inquiétude. Joie car si je m'étais juré de ne plus m'occuper d'une association, l'accueil amical que j'ai reçu dès mon premier contact avec PDGP et la qualité des conférences m'ont fait changer d'avis. Inquiétude car remplacer Jean-Yves n'est pas une mince affaire. Bien sûr , je peux facilement perdre mon chapeau lors du prochain voyage de même que je peux sans problème me mettre en colère si certains prétendent qu'Alésia est dans le Jura. Mais je n'aurai jamais sa connaissance des fondements de l'association. J'espère qu'il restera au CA pour me faire profiter de son expérience. Je crois que je suis autant en admiration devant la façon dont Jean-Yves a construit ce CA que devant le Pont du Gard… C'est dire ! Tous les membres sont différents mais complémentaires. Et comme le souligne Jean-Yves aucune querelle d'egos ne vient troubler les réunions. Enfin j'aurai la lourde charge du bulletin auquel il est tant attaché. Il va falloir courir après des rédacteurs… Mais là, j'ai une petite idée…

Pour remercier Jean-Yves de l'engagement qu'il a mis tant à défendre le Pont du Gard et son site qu'à animer PDGP, votre conseil d'administration l'a nommé président d'honneur. Il pourra ainsi rester parmi nous au conseil d'administration s'il le veut et nous faire profiter de son expérience.

Il est de bon ton qu'un nouveau président se présente tout au moins qu'il présente ses projets. Je suis montpellieraine, fille d'un passionné d'art et d'histoire qui traînait ses enfants sur tous les sites historiques de la région. Il ne se passait pas une année sans que nous allions en pèlerinage à Nîmes à Uzès et au Pont du Gard. Aussi, si je suis profondément attachée au département qui m'a vu naître , je le suis tout autant à cette partie du Gard.

Professionnellement je viens du monde de la recherche et de l'enseignement et, à ce titre, j'ai dirigé des équipes d'ensei

→

(suite de l'éditorial de Paulette Richard) -gnants et de chercheurs. Je me suis également occupée d'associations, parents d'élèves ou environnement. J'ai longtemps siégé entre autres au Conservatoire Régional des Espaces Naturels qui s'est battu dans les années 1990 pour le classement et la protection des gorges du Gardon.

Pour ce qui est de mes projets pour PDGP je n'en ai pas, du moins pour l'instant. J'ai pour habitude de prendre la mesure des choses avant d'agir. J'attends d'avoir fait le tour de nos partenaires existants ou potentiels et d'avoir écouté les propositions et les souhaits du CA pour vous proposer des nouveautés. Ma première priorité sera de maintenir les liens et la qualité du travail qui existent déjà au sein du CA. De toutes façons il n'y a pas d'urgence car PDGP fonctionne bien et si des choses doivent changer ce devrait être à la marge. Enfin il me faut parler des relations de PDGP avec l'Académie du Pont du Gard. Je crois pouvoir dire qu'elles sont apaisées et que le temps aidant je ne désespère pas que l'on puisse retisser des liens.

Il me reste à vous souhaiter une bonne lecture du nouveau bulletin que Michèle TEXIER et Jean-Yves GREHAL vous ont amoureusement concocté. Paulette Richard

Activités du premier semestre 2023 : des auditoires nombreux pour des moments de qualité

Sommaire

Merci pour ces moments, par Jean-Yves Gréhal page 1

Passage de témoin, par Paulette Richard, présidente page 1

Informations pratiques page 2

A propos d'une stèle du musée de la Romanité ,par Michèle Texier page 3

Le Grand Camée de France ou la glorification d'une dynastie naissante, par Michèle Texier page 5

Clin d'œil à l'actualité: Le délicat problème des pensions des légionnaires sous l'empire; texte emprunté à Sébastien de Valériola (Université Catholique de Louvain), sélectionné par Michèle Texier page 7

Viriatho. Un Vercingétorix Ibère ? Par Jean-Yves Gréhal page 9

Vrain Lucas: Histoire d'un incroyable faussaire (*) page 11

Tartessos, en Andalousie. Certains ont voulu y voir l'Atlantide! Par Jean-Yves Gréhal page 12

Le trésor d'El Carambolo (Camas, près de Séville), par Jean-Yves Gréhal page 17

(*) A propos de l'ouvrage de notre ami et conférencier Gérard Coulon aux Éditions Errance

A propos d'une stèle du musée de la Romanité

Par Michèle Texier

La stèle de Licina Flavilla et Sextus Adgennius Macrinus, qui figure en bonne place au Musée de la romanité, date vraisemblablement de la seconde partie du 1er siècle de notre ère. Sculptée dans du calcaire jaune, elle est constituée de 3 registres superposés, une partie iconographique et 2 inscriptions. Sans doute réalisée du vivant des défunts, elle leur a été dédiée par Sextus Adgennius Solutus et Adgennia Licinilla, leurs enfants.

La stèle a été trouvée dans une maison près de l'amphithéâtre.

Les portraits de ce couple de notables nîmois sont entourés de symboles funéraires : la coquille qui les entoure symbolise l'apothéose des défunts ; les deux écoinçons supérieurs figurent des dauphins, qui, selon la mythologie, conduisent les âmes défuntes vers les îles des Bienheureux.

Ci-dessous, l'œil du dauphin en forme d'étoile symbolise la divinisation et l'espoir de la vie après la mort.

Ce motif rappelle la légende selon laquelle, alors qu'Octave rendait les honneurs funèbres à César, son père adoptif assassiné, un dauphin aurait jailli hors de l'eau non loin du rivage cependant qu'une comète serait apparue dans le ciel : ce genre de présages, dont les Romains étaient friands, aurait symbolisé l'apothéose de César, sa transformation en *divus.*

De part et d'autre des personnages, en guise de colonne décorative délimitant le bas-relief, figurent deux symboles du pouvoir : du côté du mari, un faisceau de licteur (en l'occurrence couronné de lauriers) caractérise les hauts magistrats ; du côté de l'épouse, la tige de blé rappelle l'abondance et la prospérité dans l'Empire.

L'homme se nomme Sextus Adgennius Macrinus. Il s'agit donc d'un citoyen romain qui possède les *tria nomina*, ces trois noms que porte tout homme libre à Rome : un *praenomen*

(prénom) : Sextus; un *nomen* (nom) : Adgennius; et un *cognomen* (surnom) : Macrinus. Mais ses origines sont visiblement gauloises : Adgennius est un nom qui « ne sonne pas » latin (1). Comment a-t-il pu devenir citoyen romain ? Il est peu vraisemblable qu'il ait été fils ou descendant d'un affranchi (dont le fils devenait citoyen à part entière), car il aurait gardé le nom de l'ancien maître (devenu le *patronus*) de son père. Peut-être s'agissait-il d'un pérégrin, homme libre non romain, mais qui pouvait accéder à la citoyenneté. Si tel est le cas, Adgennius n'a pas cherché à abandonner son nom, ce qui traduit peut-être une certaine fierté de ses origines gauloises. En celte, *ad-* est un préfixe superlatif et *gen-* (comme en latin) signifie la naissance, la famille : Adgennius signifierait donc «celui qui est de très bonne naissance». Une excellente raison pour garder un tel patronyme ! Pourtant, issu de l'aristocratie gauloise de Narbonnaise, il s'est facilement adapté aux nouveaux maîtres du pays qui lui offraient, dans le cadre de l'Empire, de hautes fonctions correspondant à son ancien rang. En intégrant ces classes aisées, Rome s'assurait ainsi une certaine stabilité politique…

En sa qualité de citoyen romain, Sextus Adgennius a eu la possibilité de devenir tribun militaire. Partageant le commandement la 6ème légion Victrix (2) (5 à 6 000 hommes), c'est un officier supérieur, placé directement sous les ordres de l'*imperator* ou d'un de ses légats. Cette fonction se reflète dans son cos-

tume militaire d'apparat (3), avec son manteau de commandement (*paludamentum*) (sur l'épaule gauche et sa cuirasse décorée de lambrequins sur les épaules, de foudres sur les épaulières et d'un *gorgoneion* (tête de Méduse destinée à terrifier l'ennemi) sur le plastron. Sa coiffure courte en mèches lisses, légèrement roulottées sur la frange suggère une datation entre la fin du 1er siècle et le tout début du 2ème siècle de notre ère.

Après l'armée (le service militaire dure environ 20 ans), il a poursuivi sa carrière en occupant la plus haute fonction à Nîmes : *quattuorvir* (un des 4 plus hauts magistrats de la colonie), chargé de dire le droit (*jure dicundo*). Le terme indique qu'il disposait d'une certaine autonomie politique et judiciaire dans toutes les affaires ne mettant pas en cause l'État romain. Il a également été préfet des ouvriers (*praefectus fabrum*) (4), titre acquis à l'échelle de l'Empire, pas seulement de la colonie. Il a enfin exercé les fonctions de *pontifex*, c'est-à-dire responsable des cultes publics, et notamment du culte impérial (5).

On le voit, la carrière du personnage a été particulièrement bien remplie.

Á gauche de la stèle figure son épouse, Licinia Flavilla, fille de Lucius Licinius (6), citoyenne romaine de très bonne famille (7). On distingue les plis de la *stola* et ceux plus épais de la *palla*, la robe et le manteau de la matrone romaine.

Sa coiffure très complexe, dite « en nid d'abeille » comporte 4 rangées de boucles en coquille. Elle est typique de la mode lancée par les impératrices flaviennes du 1er s. et donne une datation entre 70 et 100 de notre ère. En province, on se pique indéniablement d'être au goût du jour… Elle porte l'*infula*, ce bandeau sacré de laine tressée qui orne la tête des officiants et qui lui retombe sur les épaules. Cet ornement symbolise son statut de flaminique augustale (*flaminica augustalis*) ou grande prêtresse du culte impérial, qui, à ce titre, doit rendre les honneurs aux femmes des divins empereurs, les *Augustae*. C'est l'une des fonctions les plus valorisées et les plus valorisantes de la cité.

Que déduire de cette description ? Malgré leur proximité géographique, un Nîmois n'est ni un Voconce ni un Arlésien. Si Nîmes a été initialement une grande ville gauloise, contrairement à Narbonne ou Fréjus, l'inscription de cette stèle (comme celle de nombre d'autres que recèle le Musée de la romanité) ne nous parle pas de Gaulois mais bien de citoyens romains. Même s'il est vrai que ces monuments funéraires ne concernent qu'une élite urbaine, les personnages qui y sont représentés se revendiquent romains à part entière. Rien ne vient soutenir la thèse de l'existence de Gallo-Romains (ce concept très français…), qui se distingueraient par un mariage entre traditions celtiques et romaines. On ne trouve trace des premières que dans des noms propres romanisés. Au 1er siècle de notre ère, la romanisation des élites nîmoises est complète.

Notes

1 Une inscription antérieure (vers 100 av.) fait état d'un Agdenios (un ancêtre ?), patronyme entièrement gaulois… https://arenes- webdoc.nimes.fr/fr/restaurer/hier/piece-a-conviction/focus-sur-3-decouvertes/la-stele-de-licinia-flavilla-et-s-adgennius-macrinus/

2- Les vétérans de la 6ème légion ont à l'origine été installés dans la colonie d'Arles, quand César a fait de cette ville gauloise une colonie romaine, en 46 av. La 6ème légion avait d'abord combattu en Orient sous les ordres de César contre Pompée (son surnom de *Victrix* est sans doute dû aux victoires remportées à cette époque), puis a été établie en Espagne. On peut supposer qu'après son service accompli en Espagne le tribun est retourné dans sa Gaule natale. Mais nous ignorons à quelle époque exactement a vécu Sextus Adgennius et il faut savoir que sous Vespasien (r. 69-79), la légion a été transférée sur le Rhin (entre 71 et 120 apr.).

4-Titre donné à un très grand nombre de magistrats et de hauts fonctionnaires sous la République et sous l'Empire, chargés de l'administration de Rome.

5- « Qui préside à la construction du pont ». À Rome, les pontifes (dont le nombre ne dépasse pas cinq) sont chargés de l'entretien du pont sacré (pont Sublicius) et de surveiller la bonne observance des pratiques religieuses. Leur chef, le *Pontifex maximus*, portait le titre le plus élevé de la religion romaine. La même charge de Pontife existe aussi dans les colonies.

6- Si elle s'appelle Licinia, c'est que son père s'appelait Licinius, et puisqu'elle est dite « fille de Lucius », c'est que tel était le prénom du père : Lucius Licinius (il ne manque que le *cognomen* du père, qui n'est pas indispensable pour nommer la fille).

7- Son père avait un nom typiquement romain ; il n'était donc pas un gaulois romanisé, au contraire d'Adgennius. Si l'on suit cette première hypothèse, on peut en conclure qu'Adgennius a fait « un beau mariage ». Ce mariage, alliance avec une vieille famille romaine, l'aurait-il « lancé » dans la vie militaire puis politique ?

Pour en savoir plus : https://theses.hal.science/file/index/docid/809825/filename/

Le Grand Camée de France (1) ou la glorification d'une dynastie naissante (2)

Par Michèle Texier

En septembre 2022, le site Richelieu de la Bibliothèque Nationale de France (BnF) a rouvert ses portes après plus de 10 ans de travaux. Cette réouverture a permis de présenter dans un cadre de 1 200 m^2 900 trésors issus des collections, et notamment celles de l'ancien Musée des Monnaies, Médailles et Antiques. Le Grand Camée de France, le plus grand camée antique connu (31 cm x 26,5 cm), fait partie du lot.

Réalisé à Rome au début du 1er siècle, il a dû appartenir à un membre de la famille impériale. Gravé dans une sardoine (3) à 5 couches, il est mentionné dès 1341 dans l'inventaire du trésor de la Sainte-Chapelle et considéré comme représentant le triomphe de Joseph, fils de Jacob, à la cour du roi Pharaon. Ce n'est qu'en 1620 que l'antiquaire aixois Nicolas-Claude Fabri de Peiresc l'identifie comme romain et en donne l'interprétation que nous connaissons maintenant. Rubens, chargé de reproduire cet objet exceptionnel (4), s'en inspire aussi dans l'un des tableaux qu'il peint pour la reine Marie de Médicis (Musée du Louvre).

Sur ses 3 registres, la pierre présente les portraits des principaux membres de la famille impériale au temps de Tibère (5). L'identification de certains personnages reste controversée, mais les visées politiques de cette œuvre de commande sont claires : il s'agit d'affirmer la continuité et la légitimité de la première dynastie de l'Empire romain, celle des « Julio-claudiens ».

Le registre central (voir détail page 6), consacré au monde des vivants, représente les descendants et héritiers potentiels d'Auguste. Germanicus debout (à gauche), en tenue militaire, prend congé de Tibère et de Livie, assis côte à côte sur un trône. Debout devant lui, sa mère Antonia Minor (fille de Marc-Antoine et d'Octavie et nièce favorite d'Auguste) lui pose affectueusement la main sur le cou. L'empereur, tête laurée et torse nu, tient un long sceptre de la main gauche (symbole du pouvoir) et porte de la droite le lituus (bâton augural, symbole du pouvoir religieux). Il est représenté selon le type assis du « costume de Jupiter ». Livie, sa mère (et veuve d'Auguste), vêtue de la *stola*, est également laurée. Accoudée au dossier du trône, elle porte de la main droite 2 pavots et 2 épis, attributs de Cérès.

Registre central

Derrière Germanicus, son épouse Agrippine l'Aînée (Agrippina Major, fille d'Agrippa et de Julie, donc petite-fille d'Auguste), assise, s'appuie sur un bouclier et tient un volumen de la main gauche. Devant elle, Caligula, leur jeune enfant, également vêtu en soldat, foule de ses souliers militaires (*caligae*, d'où son surnom), des casques, une cuirasse et un baudrier. Derrière le trône se dresse le fils de Tibère, Drusus Caesar, qui lève le bras vers l'Olympe où séjournent les fondateurs de l'Empire romain. Sa représentation est assez maladroite : bien que censé être vu de dos, c'est son torse de face que l'on voit… Derrière lui figure sa femme Livilla, sœur de Germanicus, assise sur un trône orné d'un sphinx, qui contemple la scène d'un air méditatif. Á ses pieds, un captif coiffé d'un bonnet phrygien représente peut-être l'Arménie conquise (*Armenia capta*).

Le registre supérieur représente l'Olympe des fondateurs de l'Empire où, au centre, siège le divin Auguste (ou Jules César ?) qui domine le groupe. Tenant le sceptre impérial, il porte le voile de *Pontifex Maximus* et la couronne solaire.

Auprès de lui, l'Amour, fils de Vénus, rappelle que, selon la légende, la déesse est la mère divine de la dynastie. Il semble s'appuyer sur un personnage volant qui porte le

Registre central

globe du pouvoir (Énée (6)? la personnification de l'Éternité de Rome ?). À droite, Pégase élève vers l'Olympe un membre de la famille impériale (Auguste ?) devenu un héros. Á gauche de la scène, Drusus l'Ancien, frère de Tibère et mari d'Antonia Minor (mort en 9 av.), vêtu d'habits militaires et porteur d'un bouclier, observe ceux qu'il a fidèlement servis en Germanie et en Pannonie.

Le registre inférieur présente les populations vaincues par Rome.

Orientaux coiffés du bonnet phrygien et Germains aux longues chevelures sont désormais assis à terre, tête baissée. Leurs femmes les accompagnent et l'une d'elle porte un enfant dans ses bras ; lui aussi regarde le sol. Cette scène de malheur symbolise les conquêtes de Rome et l'étendue du pouvoir impérial sur le monde et montre qu'il n'y a pas de félicité en dehors de Rome.

Le Grand Camée présente, dans ce rassemblement des morts et des vivants d'une même famille, un raccourci de l'histoire des débuts de l'Empire. Les principaux acteurs sont présents, d'Auguste (ou Jules César) à Caligula, sans oublier les grandes dames du moment, de Livie à Agrippine 1ère, l'épouse de Germanicus. Il exalte aussi la légitimité et la soli-

Registre inférieur

dité de cette dynastie naissante dont les héritiers disparaissaient les uns après les autres dans les campagnes militaires ou les complots.

Parallèlement au Grand Camée de France, la Gemma Augustea (Vienne, Kunsthistorisches Museum), plus ancienne (exécutée vers l'an 10, sous le règne d'Auguste), plus petite et plus finement gravée, témoigne déjà de la même préoccupation : transmettre le pouvoir au sein de la famille des Julio-Claudiens afin d'assurer la stabilité de l'Empire.

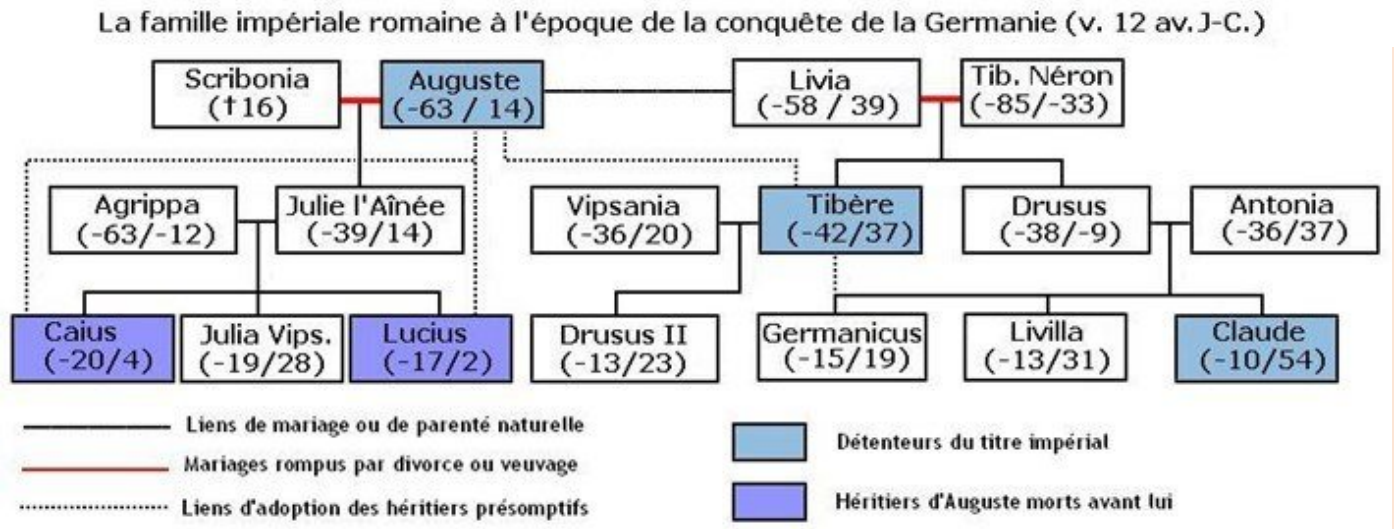
Gemma Augustea

Dans les deux cas, un seul mot d'ordre : assurer la continuité de l'Empire en la mettant en scène…

Ce n'est donc pas un simple tableau familial qu'il faut lire dans une image aussi complexe. Il s'agit d'une œuvre de propagande politique, qui a pour but de légitimer la place de la dynastie des Julio-Claudiens à la tête de l'Empire en promettant le retour d'un âge d'or mythique (et promis par Virgile, le poète « officiel »). Porteuse d'un message dicté par le pouvoir en place, cette œuvre exceptionnelle pourrait être qualifiée de « Grand Camée d'État ».

Notes

1. https://medaillesetantiques.bnf.fr/ws/catalogue/app/collection/record/ark:/12148/c33gbcsv8
2. https://panoramadelart.com/analyse/grand-camee-de-france
3. Pierre fine de couleur brune à orangé foncé qui se prête aisément à la gravure.
4. Son dessin aquarellé est exposé au Musée des Beaux-Arts d'Anvers.
5. 24 personnages en tout sont représentés.
6. Fils de Vénus et réputé être l'ancêtre de César via son fils Iule.



Clin d'œil à l'actualité

Le délicat problème des pensions des légionnaires sous l'empire

Sébastien de Valériola (Université Catholique de Louvain)

Même si, dans sa conclusion, l'auteur de cet article se montre optimiste (au moins dans le contexte français, mais il est belge), il a semblé amusant à Michèle Texier de lui emprunter ce texte court et bien documenté qui nous confirme que nos problèmes actuels sont rarement nouveaux. JYG

« La problématique des pensions est au centre des préoccupations de la société. Les multiples défis que doivent relever les gouvernements sont de taille. Certains des problèmes qui se posent aujourd'hui ne sont cependant pas neufs. Il y a plus de 2.000 ans, le pouvoir romain doit en effet déjà y faire face. Celui-ci instaure une pension pour les légionnaires ayant terminé leur service militaire, financée par un fonds qui rappelle les caisses de retraite d'aujourd'hui... et lorsque ce financement fait défaut, l'âge de la retraite est augmenté ! Un système qui n'est pas sans nous rappeler le nôtre ? Tentons d'y voir un peu plus clair.

Une armée en mutation

À partir du deuxième siècle avant notre ère., les conflits incessants dans lesquels la République romaine s'engage requièrent un nombre de soldats de plus en plus important. L'armée, qui jusque-là rassemble des conscrits, et pas des hommes de métier, se professionnalise petit à petit. Au premier siècle avant notre ère., les soldats ne sont plus des citoyens servant dans l'armée pour le temps d'une campagne seulement, mais de véritables professionnels des armes.

Cette métamorphose de l'armée fait apparaître une nouvelle classe de soldats, les *veterani*, qui ont servi dans l'armée plusieurs années durant. Leur démobilisation, après plus de quinze ans de service, pose un problème à la République puis à l'Empire. Comment faciliter leur réinsertion dans la société, dont ils ont été éloignés pendant une si longue période ?

Roman army tactics
Grande-Bretagne

La retraite des vétérans

La première solution mise en œuvre par le pouvoir romain pour régler cet épineux problème est de distribuer des terres aux *veterani* . Systématisé au début du premier siècle avant notre ère, ce système ne plaît pas à tout le monde. Les classes supérieures ne voient pas d'un très bon œil la

distribution de terres qu'ils pensent leur revenir de droit. En 41 avant notre ère., une ligue d'aristocrates romains proteste contre la distribution de terres italiennes à plus de 50.000 vétérans. Ce soulèvement contre le triumvirat Octavien, Marc Antoine et Lépide porte le nom de Guerre civile fluvienne.

La deuxième solution au problème de la démobilisation est la distribution d'une prime de congé (en latin, *praemium*) aux vétérans qui ont terminé leur service militaire. Auguste (d'abord *triumvir*, puis empereur) offre ainsi 12.000 sesterces aux simples légionnaires, tandis que les soldats d'élite de la garde prétorienne reçoivent 20.000 sesterces. Ce montant est certainement substantiel et permet aux vétérans de vivre une vieillesse confortable (une année de salaire d'un légionnaire vaut alors à peu près 1.000 sesterces), d'autant qu'ils bénéficient en plus d'exemptions de taxe.

L'idée d'Auguste n'est pas motivée par le désir d'instaurer une sécurité sociale qui assure aux soldats des moyens de survie après le service. Il s'agit plutôt d'une stratégie de contrôle politique.

L'historien romain Suétone rapporte que la mesure vise à empêcher les vétérans de fomenter un coup d'état, comme cela s'est déjà déroulé par le passé. L'empereur lui-même aurait décrit l'intérêt de la prime de congé au Sénat en ces termes : « *Entretenir les soldats, de telle sorte qu'ils ne puissent pas, sous prétexte de pauvreté, désirer quoi que ce soit qui appartienne aux autres ; les garder sous contrôle et en discipline, de telle manière qu'ils ne soient pas tentés de mal agir* ».

Légionnaires. Stèle de Glanum. Musée archéologique de Lyon

Un financement exogène

Lorsqu'en 30 puis en 14 avant notre ère. Auguste donne leur congé à 30.000 soldats, c'est de ses propres deniers qu'il finance les primes de démobilisation. Cette ressource n'est cependant pas suffisante pour payer les pensions futures des 28 légions (comptant chacune entre 5.000 et 6.000 soldats) que Rome entretient alors. Une source de revenu régulière est nécessaire.

C'est pour cette raison que quelques années plus tard, en 6 avant notre ère., l'empereur crée une caisse spéciale, l'*aerarium militare* (littéralement le « trésor militaire »). Auguste alimente celui-ci au moyen d'une donation initiale de 170 millions de sesterces (prélevés sur son propre trésor), et de nouvelles redevances : un impôt de 5% sur les héritages (la *vicesima hereditatum*) et une taxe de 1% sur les ventes aux enchères (la *centesima rerum venalium*). Si les Romains les plus riches ne voient pas l'apparition de prélèvements d'un très bon œil, ils les préfèrent à la distribution des terres aux vétérans.

Le trésor est confié à trois fonctionnaires, les *praefecti aerarii militaris*, d'abord élus puis nommés par l'empereur pour une période de trois ans. Un bâtiment est dédié à cette institution, mais sa localisation exacte dans la ville de Rome est difficile à identifier. Cette institution originale perdurera au moins jusqu'au troisième siècle.

L'âge de la pension

Au premier siècle avant notre ère, le service militaire est fixé à seize années pour les simples légionnaires et douze années pour les prétoriens. Les soldats atteignant 45 ans bénéficient du droit à la démobilisation quelle que soit la longueur de leur carrière.

Lorsqu'il crée l'*aerarium militare*, Auguste change la longueur du service : les légionnaires doivent servir vingt ans, les troupes d'élite seize ans. Cette mesure permet évidemment de réduire le nombre de vétérans auxquels il faut payer une prime, le métier de soldat étant relativement dangereux.

À la fin du règne d'Auguste, l'aerarium ne suffit plus à payer toutes les démobilisations. La solution de l'empereur est simple : allonger encore la durée du service. Cette mesure provoque des troubles sérieux dans plusieurs régions de l'Empire, comme la mutinerie de 14 avant notre ère en Pannonie (elle n'en est pas la seule cause). Tibère, son successeur, revient sur ces décisions pour calmer les insurgés, mais doit faire machine arrière quelques années plus tard.

Épilogue

Mettre l'*aerarium militare* sur le même pied que les systèmes de retraite actuels est bien sûr audacieux. Cependant, comme nous l'avons vu, on peut leur trouver certaines similitudes. L'un et l'autre se heurtent à la même difficulté majeure, le financement. Gageons que nous pourrons bientôt trouver une solution à ce problème, et le ranger ainsi dans la case « histoire passée » une bonne fois pour toute. »

A propos du voyage en Espagne

Vingt-sept des adhérents de Pont du Gard et Patrimoine sont inscrits au voyage en Espagne du sud. Ils parcourront une partie du territoire de l'antique Bétique romaine. Leur attention sera focalisée sur l'histoire de l'Hispanie romaine et les vestiges dont cette région, aux multiples autres ressources touristiques et culturelles, regorge.

Il m'a donc semblé intéressant de nous intéresser dans ce bulletin à des sujets qui ne seront probablement pas abordés pendant le voyage.

J'en ai choisi deux parmi des dizaines qui auraient mérité d'être traités : Viriatho (ou Viriatus en latin), héros de la résistance des Lusitaniens et des Celtibères à la colonisation romaine, que l'Histoire pare de dons et de vertus remarquables; Tartessos, plus ancienne civilisation de la Méditerranée occidentale identifiée, issue de la fusion d'une culture locale encore méconnue et des influences phéniciennes. Cette civilisation a brillé d'un vif éclat du IXe au VIe siècle avant notre ère puis elle a disparu complétement au Ve. Des sites comme Cancho Roano et Turuñelos suggèrent une sorte de suicide dans un grand festin final préludant à l'enfouissement des temples. Jean-Yves Gréhal

Viriatho. Un Vercingétorix Ibère ?

Par Jean-Yves Gréhal

Comme Vercingétorix, Viriatho s'est révélé un adversaire coriace pour les Romains, qui cherchaient à consolider la conquête de l'Ibérie, arrachée aux Carthaginois lors de la deuxième guerre punique. De lui, Theodor Mommsen a dit: "*Il semblait qu'à cette époque tout à fait prosaïque, l'un des héros homériques était réapparu*."

Mais contrairement à Vercingétorix, Viriatho n'a pas été vaincu et exhibé au triomphe de son vainqueur mais assassiné traîtreusement par ses lieutenants, stipendiés par le propréteur romain.

La laborieuse conquête de la péninsule ibérique et la résistance de la Lusitanie :

C'est en envoyant une armée dans la péninsule ibérique pour empêcher les renforts carthaginois d'aider Hannibal en Italie que Rome en entama la conquête. Elle ne l'acheva qu'en 19 av JC, avec la fin des guerres Cantabriques laborieusement gagnées par Auguste. Cette longue période est marquée par de nombreux rebondissements, des victoires des deux camps, des massacres et des traités plus ou moins respectés (parfois pas du tout, on le verra).

Conquête de la péninsule ibérique par les Romains

En effet, la domination de Rome sur la péninsule ibérique ne s'est pas faite sans oppositions ni revers. En 197 av. J.-C., Rome avait divisé la partie sud-est de la péninsule, qu'elle contrôlait, en deux provinces, Hispania Citerior et

Viriatho
« Terreur des Romains »
(C'est écrit sur le socle)
Statue de Zamora

Hispania Ulterior , administrées par deux propréteurs qui en commandaient les légions. Comme de nombreuses autres tribus de la péninsule ibérique, les Lusitaniens s'étaient vu accorder le statut de *peregrina stipendiaria*, leur garantissant de rester autonomes tout en étant assujettis à de lourdes taxes et à l'obligation de fournir des troupes auxiliaires à la puissance occupante. Lourdes obligations, sources de lourds mécontentements.

Né vers 180 av. J.-C. Viriatho (en latin, Viriatus) et mort en 139 av. J.-C. apparaît sur la scène historique après le massacre des Lusitaniens par le préteur romain Servius Sulpicius Galba en 150 av. J.-C., auquel il survit.

La traîtrise de Galba :

Revenons un moment sur ce massacre qui illustre l'extrême brutalité de la conquête romaine.

En 151 av JC Galba, propréteur de l'Hispanie ultérieure (qui sera scindée bien plus tard par Auguste entre la Bétique et la Lusitanie), affronte la révolte des Lusitaniens (peuple de l'actuel Portugal), mécontents des termes du traité conclu l'année précédente avec son prédécesseur Marcus Atilius. Son armée épuisée et indisciplinée ne parvient pas à réduire la rébellion. À la suite de divers accrochages, dans lequel 7 000 Romains meurent, Galba rassemble les restes de son armée et les tribus celtibères alliées et prend ses quartiers d'hiver.

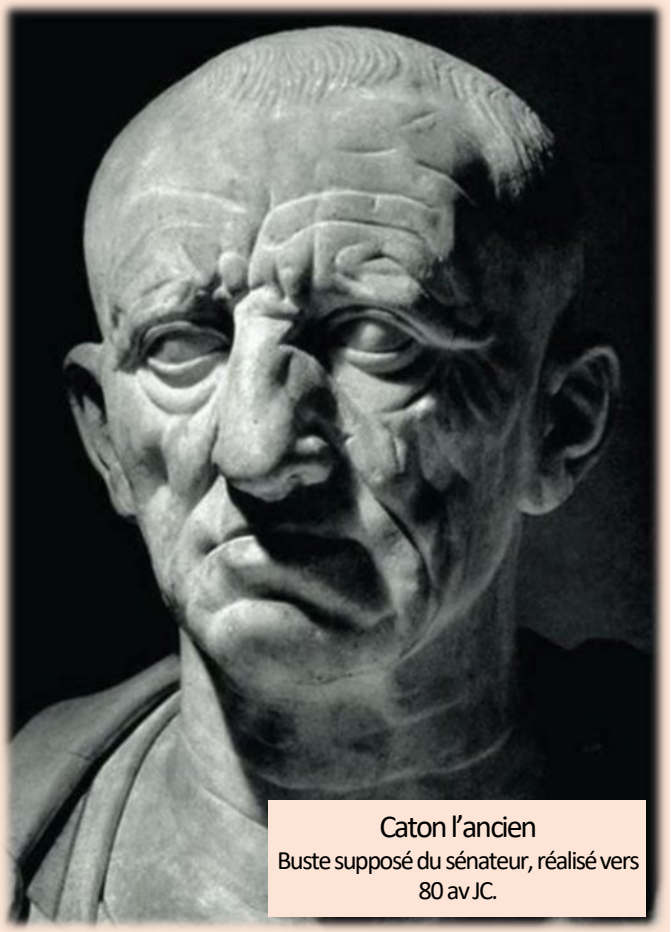
Galba s'allie à Lucius Licinius Lucullus, propréteur de l'Hispanie Citérieure pour «pacifier» la Lusitanie. Intéressant personnage, ce Lucullus, qui s'était illustré en concluant un traité de paix avec les *Caucaei*, tribu du peuple des *Vaccaei*, (Actuelle Vieille Castille: voir carte ci-dessous des peuples celtes avant la conquête carthaginoise, vers 300 av JC) après quoi il avait ordonné à ses légionnaires de tuer tous les hommes adultes de la tribu qui venaient de se désarmer. Seuls quelques-uns sur 30 000 survécurent.

Lucullus attaque la Lusitanie par l'est, Galba par le sud. Incapables de soutenir la guerre sur deux fronts, les rebelles sont sous pression. Ils envoient alors une ambassade à Galba pour négocier un nouveau traité de paix.

Galba reçoit aimablement les ambassadeurs et leur offre trois territoires pour s'y installer avec leurs familles, à condition de redevenir de fidèles alliés de Rome. Une fois les Lusitaniens installés et désarmés, Galba attaque successivement les trois territoires, massacrant la quasi-totalité de la population, hommes, femmes et enfants. Parmi les survivants se trouve Viriatho, qui prendra la tête de la révolte contre Rome.

De retour à Rome en 149 av JC, Galba est accusé par le tribun de la plèbe Titus Scribonius Libo de ce massacre. Au Sénat Caton l'Ancien, malgré ses 85 ans, se montre le plus virulent contre lui. En grande difficulté Galba, n'obtient son acquittement qu'en corrompant une partie des sénateurs.

Ce passé peu reluisant n'empêchera pas Galba d'être consul en 144 av JC. Petit moment de la grande histoire de Rome !



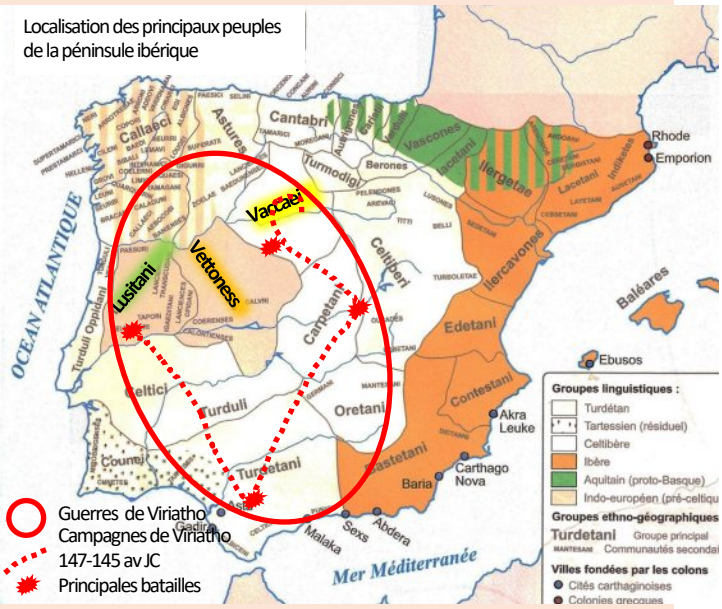
Caton l'ancien
Buste supposé du sénateur, réalisé vers 80 av JC.

La traîtrise de Galba relance la rébellion lusitanienne. Viriatho s'impose rapidement comme son chef par son habileté tactique et son ascendant.

Viriatho :

La date et le lieu de la naissance de Viriatho ne sont pas connus avec certitude : il pourrait être né au Portugal, à Folgosinho, un petit village de bergers dans la Serra da Estrela. Lui-même aurait été un modeste berger.

Cette origine obscure est controversée. Diodore de Sicile le décrit comme « *né pour être un prince* », « *seigneur et*



propriétaire de tous ». Sa personnalité et ses capacités physiques et intellectuelles ainsi que ses qualités de guerrier ont été louées par plusieurs auteurs. C'était un homme dans la force de l'âge, d'une grande force physique, excellent stratège et brillant esprit.

Son honnêteté et son équité ont également été soulignées, de même que sa fidélité aux traités et alliances qu'il concluait. Tite-Live le qualifie de « *vir duxque magnus (grand homme et grand commandant) incarnant les idéaux et les anciennes vertus* », ce qui n'est pas un mince compliment.

Viriatho connaît son premier succès en 147 av. J.-C., parvenant à faire s'échapper les troupes lusitaniennes encerclées par les Romains et vouées à une extermination certaine. Ce coup d'éclat lui permet de s'affirmer comme chef de guerre, transformant le conflit, qui n'était jusque-là qu'une suite d'escarmouches ou de batailles isolées, sans liens entre elles, en une véritable campagne militaire de grande ampleur.

Durant les deux années qui suivent, il prend le contrôle d'un territoire considérable, battant les légions romaines à plusieurs reprises. Ces victoires, connues partout dans la péninsule ibérique, encouragent les Celtibères à reprendre leur résistance face à Rome. Ils abandonnent l'alliance romaine et rejoignent la résistance. Un nouveau front s'ouvre au nord-ouest de la péninsule Ibérique.

Le Sénat romain, libéré du « fardeau carthaginois » (la cité de Carthage a été détruite en 146 av. J.-C.), envoie de nouvelles forces commandées par Quintus Fabius Maximus Servilianus qui n'a guère plus de succès que ses prédécesseurs.

Prise au piège dans une des grandes manœuvres stratégiques du chef lusitanien, l'armée de Servilianus est à sa merci. Viriatho pourrait accomplir un massacre retentissant qui accroîtrait encore sa gloire. Mais il exposerait certainement Lusitaniens et Celtibères à une implacable riposte de Rome. Viriatho préfère rechercher une issue durable au conflit. Grâce à sa position de force, il négocie et signe avec Servilianus une paix garantissant des territoires indépendants aux Lusitaniens ainsi que sa reconnaissance comme « ami et allié du peuple romain» pour son acte de clémence.

En 139 av. J.-C., Quintus Servilius Caepio remplace Servilianus. Fort du soutien tacite du Sénat romain qui n'a pas ratifié le traité consenti par ce dernier, le nouveau propréteur reprend les armes et marche sur la région des Vettons et des Gallèques.

Viriatho esquive le combat et demande la paix. *Caepio* exige la remise des armes, ce que Viriatho refuse, se remémorant le massacre de ses compatriotes quelques années auparavant, dans les mêmes circonstances. Mais trois de ses compagnons d'armes (Audax, Ditalcus et Minurus) le trahissent et l'assassinent à l'instigation des Romains.

Quand les félons viennent chercher leur récompense, *Caepio*, reniant leurs accords, les fait exécuter, prononçant, dit-on, la célèbre sentence « *Roma traditoribus non praemiat* » (Rome ne récompense pas les traîtres).

Après sa mort, la résistance s'effondre. Elle sera définitivement vaincue par Scipion Emilien qui prendra la ville de Numance en 133 av JC. Dernier acte héroïque (ou désespéré) de la lutte des Celtibères : les survivants de l'oppidum refusent de se rendre pour ne pas être réduits en esclavage et se suicident en masse.

La vie et les guerres de Viriatho contre les Romains font partie du roman national portugais et Viriatho est considéré comme le premier héros national.

Jose de Madrazo
Mort de Viriatus

Vrain Lucas: Histoire d'un incroyable faussaire

Oublions un instant l'antiquité, notre « fonds de commerce » habituel, pour nous intéresser à une affaire singulière et désopilante, l'affaire Vrain Lucas, contée par Gérard Coulon. Elle fit la « une » de toutes les gazettes du Second-Empire. Alphonse Daudet en tira un roman et le procès fit se gausser la France entière. En huit ans, Vrain Lucas , un assez petit escroc, vendit plus de 27 000 fausses lettres au célèbre mathématicien Michel Chasles, celui de la relation du même nom. Ces autographes, aussi farfelus que puérils, portaient des signatures célèbres : Pascal, Newton, Charlemagne, Shakespeare, Jeanne d'Arc, Rabelais, Galilée… Elles émanaient aussi de héros de l'Antiquité comme César, Vercingétorix, Alexandre le Grand, Cléopâtre, Platon, Virgile, et de personnages bibliques : saint Pierre, Lazare le ressuscité, Marie-Madeleine ou Ponce-Pilate . On y trouvait même une lettre de menaces de Caïn à Abel… Le tout écrit sur du papier dans un vieux français de fantaisie!

Se fondant sur un de ces « documents », Michel Chasles soutint devant l'Académie des sciences qu'il fallait attribuer à Pascal la découverte les lois de l'attraction universelle au détriment de Newton. La polémique fit rage, frisant l'incident diplomatique avec l'Angleterre.

Il faut lire l'ouvrage plein d'humour de Gérard Coulon, sur cette incroyable affaire aujourd'hui un peu oubliée. On médite sur la crédulité, mal qui peut atteindre même les plus grands savants.

Tartessos, en Andalousie

Certains ont voulu y voir l'Atlantide!

Par Jean-Yves Gréhal

Laissons-les à leurs délires et contentons-nous de découvrir ou d'un peu mieux connaître Tartessos, la plus ancienne des cités (ou états ou cultures ou civilisations, on ne sait trop quel terme employer) identifiées en Méditerranée occidentale. Une cité dont le prochain voyage de notre association en Espagne parcourra les territoires sur lesquels elle s'est épanouie au cours de la première moitié du premier millénaire avant notre ère avant de disparaître soudainement au Ve siècle.

Sources antiques:

Cette cité est connue par diverses sources antiques.

L'Ancien Testament rapporte que les navires du roi Salomon revenaient tous les trois ans chargés d'or d'un lieu énigmatique appelé Tarsis. Beaucoup d'historiens considèrent qu'il s'agit d'un témoignage sur les relations que les Juifs entretenaient avec Tartessos, riche royaume situé au-delà des Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), dans le Bas Guadalquivir.

Hécate de Milet, Hérodote ou Ephorus citent Tartessos dans leurs écrits, soulignant que c'était un marché très prospère, près d'un fleuve qui charriait dans ses eaux une grande quantité d'étain, de cuivre et d'or.

Hérodote décrit une ville assez puissante pour aider au financement des murailles de Phocée:

« *Les Phocéens (...) étant arrivés à Tartessos, ils se rendirent agréables à Arganthonios, roi des Tartessiens, dont le règne fut de quatre-vingts ans, et qui en vécut en tout cent vingt. Les Phocéens surent tellement se faire aimer de ce prince qu'il voulut d'abord les porter à quitter l'Ionie pour venir s'établir dans l'endroit de son pays qui leur plairait le plus; mais, n'ayant pu les y engager, et ayant dans la suite appris d'eux que les forces de Crésus allaient toujours en augmentant, il leur donna une somme d'argent pour entourer leur ville de murailles. Cette somme devait être considérable, puisque l'enceinte de leurs murs est d'une vaste étendue, toute de grandes pierres jointes avec art. C'est ainsi que le mur des Phocéens fut bâti.* »

Hérodote situe Tartessos au niveau des Colonnes d'Hercule et fait de la ville un comptoir commercial avec lequel les Grecs font des affaires très profitables :

« *Ils (*des marins Grecs de Samos*) passèrent les colonnes d'Hercule, et arrivèrent à Tartessos, sous la conduite de quelque dieu. Comme ce port n'avait point été jusqu'alors fréquenté, ils firent, à leur retour, le plus grand profit sur leurs marchandises qu'aucun Grec que nous connaissions ait jamais fait.* »

Strabon (né vers 60 av. J.-C.) écrit dans sa Géographie :

« *Anciennement, à ce qu'il semble, on désignait le Baetis (*aujourd'hui Guadalquivir*) sous le nom de Tartessos, et Gadira (*l'actuelle Cadix*), avec le groupe d'îles qui l'avoisinent, sous le nom d'Erythea, et on explique ainsi comment Stésichore, en parlant du pasteur Géryon (*à qui Hercule vint dérober ses 1000 bœufs et qu'il trucida*) a pu dire qu'il était né presque en face de l'illustre Erythie, non loin des sources profondes du Tartesse, de ce fleuve à tête d'argent, né dans les sombres entrailles d'un rocher. On croit aussi que, comme le Baetis a une double embouchure et qu'il laisse un grand espace de terrain entre ses deux branches, les anciens avaient bâti là dans l'intervalle une ville nommée Tartessos ainsi que le fleuve lui-même, et qui avait donné à toute la contrée occupée aujourd'hui par les Turdules le nom de Tartesside.* »

Cette évocation des principales sources antiques donne quatre indications encore vagues sur Tartessos :

L'existence d'un état dénommé Tartessos (ou Tartesside), gouverné au VIe siècle par un roi Arganthonios (Hérodote). Comme il est peu probable que ce roi ait vécu 120 ans et régné 80, il est vraisemblable qu'une dynastie portait ce nom ou qu'Arganthonios était le titre du souverain régnant. Notons que ce nom signifiant « cousu d'argent» semble évoquer la richesse en argent de la cité.

Sa localisation, au-delà des colonnes d'Hercule, près de l'embouchure du Guadalquivir ;

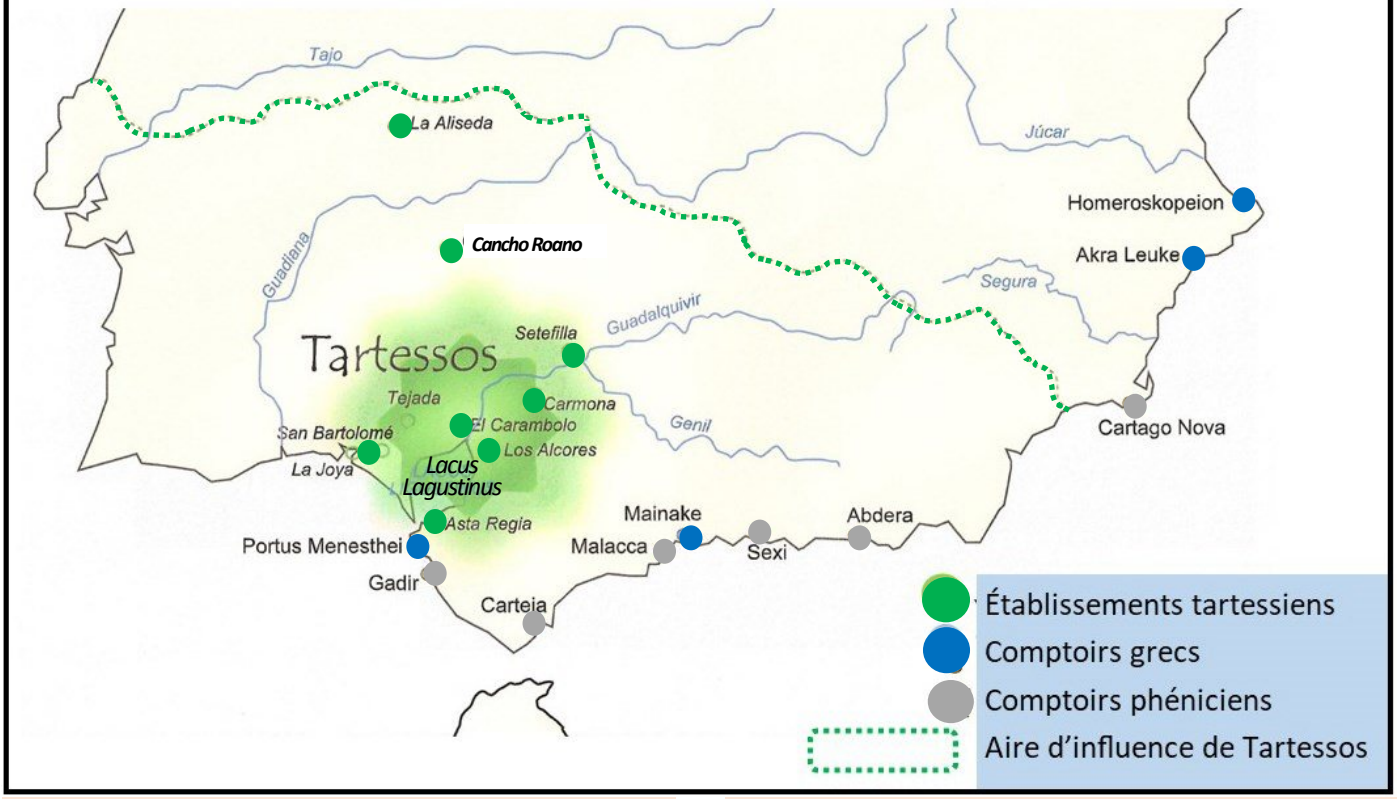
Sa richesse qui lui permit, selon Hérodote, de financer la construction des murailles de Phocée ;

L'abondance des ressources en or (la Bible) et en argent (Strabon), mais aussi en cuivre et en étain, nécessaires à la confection du bronze.

Faute de disposer de textes tartéssiens puisque, si Tartessos disposait d'une écriture dérivée du phénicien, sa langue n'a pas été déchiffrée, voyons comment l'archéologie complète et précise ces informations encore vagues.

Spécimen d'écriture tartessienne

Influence de la civilisation tartessienne (IXe-VIe siècle av JC)



La localisation :

Le « cœur du territoire » entre Guadalquivir et Rio Tinto :

On s'accorde à situer l'origine de la cité de Tartessos entre l'embouchure du Guadalquivir et celle du Rio Tinto, où se trouve aujourd'hui la ville de Huelva. Avant d'atteindre le mer, le Guadalquivir -l'antique Bétis- traverse une zone de marais et de dunes appelée Las Marismas, au cœur du parc naturel de Doñana. Dans l'antiquité, cette zone formait un vaste golfe (*Lacus Lagustinus*). C'est autour de ce golfe que, selon toute vraisemblance, s'est développée la cité de Tartessos.

Ouvrant sur la mer, mais à proximité immédiate des très riches ressources en minerais des montagnes la bordant au nord, cette zone était naturellement propice aux échanges. Cette caractéristique n'a pas échappé aux Phéniciens qui ont installé des comptoirs à proximité dont Gadir (l'actuelle Cadix) dès le XIe siècle avant notre ère et Onoba, dont l'actuelle Huelva occupe le site. Ils y ont noué des relations commerciales avec le peuple occupant la région et y ont trouvé diverses ressources qui leur étaient nécessaires, en particulier l'étain, indispensable à la confection du bronze.

Les plus anciennes découvertes liées aux Phéniciens en Espagne ont été faites dans la région du port moderne de Huelva. Les archéologues y ont découvert les restes du dépotoir d'un poste de traite phénicien utilisé en permanence dans la seconde moitié du Xe siècle avant J.-C. À côté des bijoux et des parures, il y avait des biens commerciaux consommables, comme le vin et l'huile, comme l'indique la présence de milliers de tessons provenant d'amphores de transport brisées.

Les sites de la Joya, également à Huelva, et d'El Carambolo à Camas, dans le banlieue de Séville, ont livré nombre d'objets confirmant cette localisation.

Nécropole de Cabezo Joya à Huelva

On estime généralement que des contacts entre une civilisation préexistante, dont on ne sait pas grand-chose et des Phéniciens est née la civilisation de Tartessos, la première qui soit identifiée en Méditerranée occidentale. Elle a prospéré sur les importantes ressources en minerais de la région (cuivre, étain, argent et or en particulier) et les apports techniques des Phéniciens.

L'activité métallurgique de la région a été intense du Xe au VIe siècle. De grandes quantités de scories (plus de 15 millions de tonnes ont été mesurées) ont été découvertes et l'exploitation des forêts, pour les besoins des bas-

Mobilier du tumulus de la Joya (Huelva)

Carambolo
ramique peinte de type géométrique « Carambolo »

fourneaux, a entraîné la disparition de la quasi-totalité des forêts de Sierra Morena, affirme Diodore de Sicile. Diodore se trouve confirmé par des études scientifiques récentes qui démontrent que, pendant cette période, la population des chênes de Lusitanie (l'actuel Portugal, dont le sud était sous l'influence de Tartessos) a été divisée par 10.

L'activité métallurgique semble avoir été artisanale. Aucune installation de quelque importance n'a été retrouvée. Les fours étaient installés dans les habitations. Aucun signe de différenciation sociale n'est discernable dans l'habitat.

En dépit de ce caractère artisanal, la production métallurgique de Tartessos a permis l'enrichissement inouï de la cité souligné par toutes les sources antiques au point de lui donner une dimension légendaire. Le développement de ces activités, a été favorisée par la bonne entente entre les Tartessiens et les Phéniciens. Il n'existe aucun indice de conflit du Xe au VIe siècles avant notre ère.

Alors que les Phéniciens faisaient un commerce lucratif des métaux espagnols dans les régions d'outre-mer, les autochtones qui commerçaient avec eux en tiraient profit en contrôlant les mines ou en fournissant des produits agricoles, de la main-d'œuvre et du bois. Ils recevaient en échange des biens luxueux satisfaisant leurs nouveaux besoins de consommation. Une hiérarchie sociale s'est formée à partir de ses échanges de biens. À la fin du IXe siècle avant J.-C., les nouveaux hiérarques commencèrent à se faire inhumer dans d'impressionnants tumulus, dont un petit nombre seulement ont été fouillés. Ces tumulus abritaient à l'origine un seul individu en leur centre mais furent généralement remplis d'autres sépultures au fil du temps. Comme le prouve l'analyse des ossements, ces tumulus appartenaient à une même famille.

Selon la tradition phénicienne, les restes incinérés des défunts étaient conservés avec le mobilier funéraire dans une urne. Les objets funéraires habituels étaient des récipients et des bijoux en bronze (fibules et boucles de ceinture), souvent d'influence phénicienne. Ces offrandes varient d'une tombe à l'autre, de sorte qu'il est impossible d'en établir une typologie. Il existe cependant un petit

Trésor de Carambolo :Représentation d'Astarté VIIe siècle

nombre de tombes tartessiennes qui se distinguent par des objets funéraires précieux et uniques, ainsi que par leurs dimensions. Une sépulture exceptionnelle de la nécropole de Huelvas La Joya, située dans un énorme tumulus datant du VIIe siècle avant J.-C., n'abritait qu'une seule sépulture dans une vaste chambre en pierre. Le défunt était accompagné (entre autres) de deux couteaux en fer de grande valeur avec des manches en ivoire et d'un rare *thymiatérion* (un type d'encensoir utilisé dans les cérémonies religieuses) en bronze, mais aussi d'un char complet à deux roues à la mode orientale, entièrement réalisé en bronze. Cette tombe montre à quel point les élites de la société tartessienne surent profiter du contact avec les Phéniciens et qu'elles en ont volontiers adopté les comportements.

La formation de la culture tartessienne au contact des Phéniciens a profondément influencé leur art. Les archéologues distinguent au moins deux périodes dont témoi-

gnent leurs découvertes :

Période géométrique des Tartessos indigènes :

Les premiers arts tartessiens sont très modestes. La poterie de la première période tartessienne se présente dans deux familles de céramiques : l'une aux motifs brunis, dite grille brunie et une autre, à décor peint, de type Carambolo. Dans ces deux familles de céramiques, les motifs géométriques prédominent dans le décor.

Tartessos phénicien ou orientalisant.

L'influence phénicienne fait sentir ses effets dès le VIIIe siècle av. C., et devient dominante aux VIIe et VIe siècles av. C. L'art tartessien s'en imprègne perd sa sobriété initiale. Le résultat de l'union de l'art tartessien et phénicien est un style éclectique et caractéristique, dont le trésor de Carambolo donne certainement une bonne image.

Bien que l'on ne connaisse aucune œuvre d'art de leurs ancêtres de l'âge du bronze, les habitants de Tartessos étaient déjà très habiles avec différents matériaux. Aussi produisirent-ils de merveilleux objets inspirés par les Phéniciens. Leur savoir-faire sophistiqué est illustré par un magnifique ensemble (voir article consacré au trésor de Carambolo) contenant 21 parures différentes, dont deux bracelets, sept colliers et 21 plaques rectangulaires en or. Cet ensemble, qui pèse 2,39 kg en tout, a été retrouvé enterré dans une urne dans le sanctuaire phénicien d'El Carambolo à Camas, dans la banlieue de Séville. Enseveli avec le défunt au VIe siècle avant notre ère, l'ensemble date du début du VIIe siècle. Les magnifiques bijoux en or 24 carats de ce trésor présentent un mélange unique de motifs orientaux et de technologies locales.

Après leur effacement de la scène ouest méditerranéenne, les Phéniciens ont été remplacés par les Phocéens dont Hérodote souligne l'excellent accueil qu'ils ont reçu du roi de Tartessos et les profits qu'ils ont retirés des échanges avec cette cité.

On trouve donc naturellement beaucoup d'artefacts d'origine grecque dans les trouvailles faites sur le territoire de Tartessos.

La zone d'influence de Tartessos.

Tartessos désignait semble-t-il à l'origine le fleuve Guadalquivir. Il s'applique également à une société. Était-ce aussi le nom de la capitale de cette entité ? Pour l'instant ce n'est pas prouvé, car aucun vestige d'une ville qui pourrait être Tartessos n'a été découvert.

Cependant, on est désormais certain que la civilisation de Tartessos a concerné une aire beaucoup plus vaste que son « cœur » d'origine, car des preuves archéologiques ont été découvertes, en particulier dans la vallée du fleuve Guadiana, dans l'actuelle Estrémadure, près des villes de Medellin et Mérida et, plus largement, dans tout le sud de la péninsule ibérique.

Tout en apportant des informations nouvelles sur l'étendue de la civilisation tartessienne, ces découvertes ont apporté des lumières nouvelles (mais aussi des questions !) sur sa disparition soudaine à partir du Ve siècle avant notre ère.

C'est à **Medellin** qu'a été retrouvée la plus grande nécropole tartessienne. Les plus belles pièces des quelques 2000 tombes se trouvent désormais dans des musées, à Mérida ou Madrid. Or, ivoire, verre précieux, broches témoignent du haut degré d'échange des Tartessos avec l'Orient méditerranéen, Phéniciens d'abord, Phocéens ensuite.

Découverts en 1925, les vestiges de **La Mata** devaient être ceux d'une résidence aristocratique, mais pas seulement : l'endroit était aussi un centre logistique et surtout une grande réserve de vivres. Du vin était entreposé dans les amphores mais aussi des céréales, du miel, de la bière et, bien sûr, de l'eau. Cela montre que les Tartessiens surent tirer parti de la fertilité des plaines du Haut-Guadiana, générer des surplus de production et les gérer. Cette capacité à stocker les mit longtemps à l'abri des aléas climatiques et permit d'asseoir leur culture pendant trois longs siècles.

Le site de **Cancho Roano** contient les vestiges de trois temples tartessiens qui furent construits successivement, chacun sur les ruines du précédent.

Cancho Roano

Les murs en adobe du temple le plus récent (construit vers la fin du VIe siècle avant J.-C.) délimitent 11 pièces et s'étendent sur une superficie d'environ 500 m2. Mais pour des raisons que les archéologues n'ont pas encore comprises, à la fin du Ve siècle avant J.-C., les habitants de ce lieu pratiquèrent un rituel au cours duquel ils mangèrent les animaux, jetèrent les restes dans une fosse centrale, mirent le feu au temple, le scellèrent avec de l'argile avant de l'abandonner, laissant à l'intérieur de nombreux objets comme des outils en fer et des bijoux en or.

Le site de **Turuñelos** a été découvert en 2015 seulement.

Il s'agit d'un grand bâtiment protohistorique, le mieux conservé de la Méditerranée occidentale. Contemporain

de Cancho Roano, il était beaucoup mieux construit et plus luxueux : les techniques de construction sont plus avancées, avec notamment un plafond de briques voûté, et les matériaux d'une plus grande richesse, provenant de nombreux points de la Méditerranée.

Quatre campagnes de fouilles y ont été menées. Elles ont permis de mettre au jour en partie un majestueux édifice en terre dont deux étages sont encore debout. Bien qu'à peine 20% de la surface totale de la butte aient été fouillées, on connaît déjà trois des salles de la partie haute de l'édifice et un immense patio situé dans la partie basse.

Rectangulaire, le patio était accessible par un escalier monumental dont les six marches inférieures sont faites de gros blocs de mortier de chaux. C'est la preuve qu'au VIe siècle avant notre ère, les Tartessiens maîtrisaient la confection de ce matériau associé jusqu'à présent à la civilisation romaine.

Lors de la fouille du patio les reliefs d'un énorme sacrifice d'animaux ont été retrouvés disposés sur le sol. Les archéologues ont compté 52 chevaux, 4 vaches, 4 cochons et 1 chien.

Turuñelos: patio du sacrifice

Ainsi, comme à Cancho Roano, les habitants du site se sont réunis pour un ultime et énorme festin puis ils ont brûlé le site et enseveli les vestiges du bâtiment. Que signifiaient ces rites de destruction ? C'est l'un des grands mystères de la civilisation tartessienne.

Turuñuelos vient de livrer aussi une émouvante découverte : le 19 avril 2023 cinq bustes en céramique ont été retrouvés. Les bijoux, céramiques, bas-reliefs déjà découverts représentaient végétaux ou animaux, mais c'est la première fois qu'apparaissent des visages. Sur les mieux conservés -deux bustes de femme- on remarque des bijoux comparables à ceux qu'ont livrés la fouille de sépulture. Leur esthétiques et les parures sont une confirmation de plus des influences orientales reçues par cette civilisation.

Naissance, apogée et mort de Tartessos :

Nous avons déjà vu que Tartessos est né des relations à l'origine purement mercantiles entre les Phéniciens et une civilisation locale dont on ne sait rien, sinon que ses habitants étaient des métallurgistes et des agriculteurs avisés. De leur bonne entente est née une civilisation fortement teintée d'influence phéniciennes (dont l'écriture, hélas non déchiffrée) qui s'est vertigineusement enrichie à partir du Xe siècle de notre ère.

Au VIe siècle, cette civilisation périclite soudain et disparaît, presque sans laisser de traces. Les mines sont fermées. Des villages parfois récents sont désertés par leurs habitants. Comment expliquer cette effacement soudain ?

La coïncidence entre cet événement brutal et la disparition des Phéniciens de la Méditerranée occidentale encourage à voir dans la seconde au moins une des causes de la première. Il faut noter que si les relations ont été excellentes avec les Phéniciens, elles ont été mauvaises avec Carthage qui a pris le contrôle de la Méditerranée occidentale à partir de la fin du Ve siècle.

Autre coïncidence, la concomitance entre cette disparition et la diffusion du fer, qui a supplanté le bronze pour les usages militaires et utilitaires. L'attrait des ressources minières de Tartessos en cuivre et en étain s'en est-il trouvé diminué ? C'est possible, à moins que la crise qui a emporté Tartessos soit liée à l'épuisement des ressources en minerais. L'une ou l'autre des causes pourrait avoir déstabilisé la société tartessienne. Mais il s'agit là de conjectures.

Au Ve siècle, tout est consommé : Tartessos a disparu de l'Histoire. Le «suicide» des villages tartessiens tels que les relatent les vestiges de Cancho Roano et Turuñuelos ne nous dit rien des causes s'il nous donne des précisions étonnantes sur les rites qui ont accompagné la disparition.

Les questions soulevées par la civilisation tartessienne trouveront peut-être des éléments de réponse dans les prochaines années car le sujet est désormais très étudié par les archéologues espagnols. Même des sites majeurs

Deux des bustes trouvés à Turuñuelos

comme La Joya à Huelva, El Carambolo à Camas ou Cancho Roano et Turuñuelos n'ont été que très partiellement exploités. Sans doute ont-ils encore beaucoup d'informations à livrer.

Exemples d'art tartessien

IXe-VIe siècle avant notre ère

Cancho Roano

Huelva La Joya: sceau

Site de Huelva La Joya

Le trésor d'El Carambolo (Camas, près de Séville)

par Jean-Yves Gréhal

À Camas, dans la proche banlieue de Séville, de petites collines appelées caramboles s'élèvent à près de cent mètres au-dessus des eaux du Guadalquivir. Sur l'une d'elles, la Société Royale de Tir aux Pigeons de Séville se proposait d'implanter un stand de tir et commanda des aménagements du site en 1958 .

Les travaux de nivellement du terrain mirent au jour le trésor dit d'El Carambolo. Il s'agit d'un ensemble d'objets d'or et de céramique d'origine tartessienne dont les archéologues pensent qu'il a été délibérément enterré au 6ème siècle avant JC.

État actuel (déplorable) du site

La découverte du trésor déclencha une campagne de fouilles archéologiques et l'arrêt des travaux puis leur abandon. Bien que déclaré d'intérêt national, le site est devenu une décharge sauvage. Toutefois les fouilles ont été bien protégées sous du sable .

La découverte du trésor est un heureux effet du hasard. L'un des ouvriers trouva un bracelet presque à la surface du sol. Constatant qu'il manquait une pièce du bracelet, ses collègues et lui continuèrent à creuser à la recherche de la partie manquante. Leur surprise fut grande lorsqu'ils découvrirent un récipient en terre cuite contenant de nombreux autres objets. Pensant qu'il s'agissait d'imitations de bijoux anciens, en laiton ou en cuivre, les ouvriers n'y accordèrent aucune valeur particulière et se les partagèrent à titre de souvenir.

Informée de la découverte, la société de tir aux pigeons sollicita l'expertise de l'archéologue et professeur Juan de Mata Carriazo y Arroquia, qui établit que ces pièces dataient du VIIe ou du VIIIe siècle avant notre ère et décrivit la découverte en ces termes:

« *Le trésor se compose de 21 pièces d'or 24 carats, d'un poids total de 2 950 grammes, des bijoux abondamment*

Réplique du trésor au musée archéologique de Séville

décorés, d'un art somptueux, à la fois délicat et barbare, d'une unité de style très remarquable et d'un état de conservation satisfaisant, hormis quelques violences survenues au moment de la découverte (...) Un trésor digne d'Argantho-nios , roi légendaire de Tartessos ».

La découverte divisa le monde scientifique espagnol. Certains ont vu dans ce trésor un témoignage majeur de la mystérieuse civilisation tartessienne. D'autres l'ont considéré comme strictement phénicien.

Une enquête scientifique menée en 2018 a montré que les pièces ont été fabriquées avec de l'or provenant d'une zone proche de la découverte (20 km). Cela confirme que le trésor est le produit d'un mélange du savoir-faire local et du goût phénicien. Mélange caractéristique de la civilisation de Tartessos (voir article précédent).

Diverses techniques ont été utilisées pour son exécution : fonte à la cire perdue, tôle laminée, emboutie et soudée. Certains éléments, du fait des concavités qu'ils présentent, devaient être incrustés de turquoise ou de pierres semi-précieuses.

Détail de l'une des pièces du trésor

L'une des pièces les plus remarquables, qui présente une décoration florale assez différente du reste du trésor, consiste en une chaîne à fermoir décoré d'où pendent sept des huit sceaux tournants d'origine.

Ces timbres auraient pu à l'origine être utilisés pour marquer des propriétés, sceller des contrats ou authentifier un contrôle administratif. Ils datent de la période orientalisante tartessienne, laquelle couvre une période allant de la fin du VIIIe siècle à la seconde moitié du VIe siècle av. C. Peut-être ont-ils perdu leur fonction d'origine et été portés comme de simples ornements.

« Collier »

Statuette d'Astarté retrouvée sur le site d'El Carambolo

Une statuette de la déesse Astarté a également été retrouvée sur le site. Elle daterait du VIIIe siècle av. notre ère. À sa base sont gravées cinq lignes de texte phénicien. C'est l'une des inscriptions phéniciennes les plus longues d'Espagne.

"*Ce (vœu) de Baalytn fils de D'mlk et Abdabaal fils de D'mlk fils de Ysl l'ont fait pour Astarté de la colline depuis qu'elle a entendu la voix de leurs prières*."

L'attribution du site à Tartessos tout comme la destination des objets composant le trésor d'El Carambolo restent sujet à débat. S'agit-il des bijoux d'un dignitaire tartessien placé dans son urne funéraire ou des ornements utilisés par un prêtre d'Astarté lors de rites? Le site est-il tartessien ou phénicien? N'est-on pas en présence des vestiges d'un temple strictement phénicien dédié à Astarté, l'une des divinités majeures du panthéon phénicien plutôt que devant la sépulture d'un hiérarque tartessien?

La querelle n'est pas éteinte. Des réponses à ces questions dépendent l'appréciation de l'étendue de l'ère géographique de la civilisation tartessienne d'une part, celle de la nature exacte de l'implantation phénicienne en Espagne du sud d'autre part. La colonisation phénicienne n'allait-elle pas largement au-delà de la simple présence de comptoirs sur le littoral? Quelles étaient les parts respectives des « gênes » locaux et phéniciens dans la civilisation tartessienne?

On comprendra que l'auteur se garde de prendre partie dans ce débat qui divise la communauté archéologique.